

COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE

BULLETIN DE LIAISON

PRIX : 5 F

N° 28 - SEPTEMBRE 1986



Editorial

depuis plusieurs années. Cependant, comme aucun des articles parus sur la Bastille n'a mentionné le rôle du Comité de Sauvegarde du Vieux Grenoble, j'aimerais en informer vos lecteurs.

» Agissant en tant que président de cette association, c'est moi qui, à la suite d'une conférence prononcée en 1984 devant des officiers de la 27^e Division Alpine, ai obtenu du général Lionnet et du lieutenant-colonel Monmarché l'accord pour que des travaux de débroussaillage soient effectués sur la Bastille (première campagne réalisée en juillet 1986). J'ai fait mettre la Bastille à l'ordre du jour de la commission municipale du Patrimoine. Celle-ci m'a chargé d'animer le groupe d'étude qui, avec les services techniques de la ville, a examiné les travaux de restauration à effectuer, en urgence décroissante, en complément de l'entretien assuré par le service des Espaces verts avec des moyens insuffisants. Le rapport que j'ai rédigé ensuite informe les conseillers municipaux et accompagne la demande des crédits souhaitables pour engager un programme à long terme. Je suis l'auteur du texte et des photos de la brochure consacrée aux fortifications de Grenoble, qui devrait contribuer à faire connaître et comprendre la Bastille, etc...

» Telles sont, entre autres, les actions que j'ai conduites au nom du Comité de Sauvegarde, actions que je vais naturellement poursuivre. En vertu de l'adage « Bien faire et le faire savoir », je crois, après une phase de grande discrétion, que ces éléments doivent connaître maintenant une certaine publicité afin que justice soit rendue à notre association. Je vous remercie d'avance de m'en donner les moyens. Je vous prie de croire etc... »

*
* * *

Les activités de notre Comité vont reprendre. Je voudrais à ce propos préciser le point suivant. Certains de nos membres, empêchés pour une raison ou une autre de participer aux visites, mettent explicitement un terme à leur adhésion au Comité. Ceux là n'ont donc pas saisi que le but premier de notre association est la sauvegarde de l'ancien Grenoble. Il s'agit d'intervenir auprès des responsables avec le poids que représente le nombre de cotisants, et aussi d'aider et encourager les restaurations bien faites par des subventions et des prix, grâce aux cotisations perçues. Un adhérent qui ne peut plus participer aux activités n'est donc pas un adhérent inutile ! Et chacun peut toujours signaler au Bureau des informations utiles ; n'oubliez pas que les renseignements doivent circuler rapidement de vous à nous.

On a beaucoup parlé de la Bastille cet été dans le D.L. et d'un « Comité de la Bastille » que j'ignore. Mais le rôle du Comité de Sauvegarde, essentiel en l'occurrence, n'a jamais été effleuré. Pour que la vérité soit rétablie, j'ai adressé au directeur du journal la lettre suivante, le 25 août 1986.

« Monsieur le Directeur,

» Un article du D.L. (23 août 1986, page 3 colonnes 7 et 8) m'apprend l'existence d'un « Comité de la Bastille » destiné à « améliorer, revaloriser et mieux faire connaître le site de la Bastille ». Je ne peux que me réjouir d'être ainsi soutenu sans le savoir dans l'action que je poursuis

En réponse, Denis Magnin a pris contact avec moi. Nous devons nous rencontrer pour que je l'informe de notre action et qu'il en rende compte aux lecteurs du D.L. Même si j'eusse préféré la pure et simple publication de ma mise au point, j'estime ce résultat très positif.

Robert BORNECQUE

La haute vallée de la Gresse

SORTIE DU 24 mai 1986

Après un arrêt à Saint-Paul-de-Monestier, l'itinéraire suivi descendait du haut bassin fermé de Gresse-en-Vercors dans la cuvette de Saint-Guillaume, pour remonter sur le plateau de Miribel-Lanchâtre et le Guâ, qui domine à l'ouest la moyenne Gresse.

Il permettait ainsi de découvrir ou d'évoquer l'architecture religieuse de la région (églises médiévales de Saint-Paul et Gresse, église du 18^e de Saint-Guillaume), l'habitat rural du Trièves (villages de Gresse et de Saint-Guillaume), les seigneuries échelonnées le long de la Gresse (ruines des châteaux de Touchane et de Miribel) et les maisons fortes du Guâ assurant la surveillance de la vallée à partir des éperons avancés.

La dénomination Gresse viendrait de la racine pré-latine Grava ; c'est-à-dire sable, d'où gravier, gravelle, gravat, grès (dans certaines régions les carrières de grès sont appelées gresseries), grève (ou son synonyme grèze). Il s'agirait donc d'une terre graveleuse, mêlée de gravier ; les paysans de Gresse disent d'ailleurs qu'ils labourent dans « lou grayo ». La même étymologie se retrouve dans Grey ou Gray, la ville de la Haute-Saône, et sans doute La Grave-en-Oisans.

A l'origine la région de Gresse relevait du comté de Die, à cheval par conséquent sur une ligne de crête, comme la Savoie ou le Briançonnais. Par empiètements successifs du comte de Grésivaudan, elle fut effectivement inféodée au Dauphiné en 1302 (mais le Diois dans son ensemble ne devint dauphinois qu'en 1426).

Saint-Paul dépendait de la vicomté du Trièves ; tandis que Gresse, Saint-Guillaume, Miribel-Lanchâtre constituaient la baronnie de Gresse.

Sur le plan ecclésiastique, les paroisses relevaient toujours du diocèse de Die, sauf Lanchâtre et Le Guâ, paroisses de l'évêché de Grenoble.

Clocher de l'église de Saint-Paul-les-Monestier (*)

L'église de Saint-Paul-les-Monestier (« ecclesia(m) Sancti Pauli ») figure parmi celles du diocèse de Die dont le pape Eugène III confirma la possession à la congrégation d'Oulx, le 14 mai 1148.

Le clocher est, aujourd'hui, le seul élément médiéval de la construction. Flanquant l'abside au sud, il dresse très haut un unique étage de baies.

La flèche pyramidale, très élancée, qui le prolonge, est sans doute sensiblement plus récente. Chaque face en est ornée d'un couple de fenêtres trilobées, géminées sous un haut gâble ajouré à sa base d'une fenêtre trapézoïdale refendue en croix. Cet élégant couronnement date probablement du XIV^e siècle.

Eglise prieurale Saint-Barthélémy-de-Gresse

Les origines de la paroisse de Gresse, au diocèse de Die, demeurent obscures puisqu'aucun texte antérieur au XIII^e siècle, la concernant, ne nous est parvenu. C'est par deux actes de donation au prieuré Saint-Marcel de Die, l'un de septembre 1211, l'autre de février 1212, qu'elle entre dans l'Histoire. Il s'agit de la cession des dîmes de Gresse et de

La Bâtie par Hugues d'Aix, puis de la confirmation de cette cession, à quoi s'ajoute la donation de l'église Saint-Barthélémy elle-même par l'évêque Humbert II. La fondation d'un prieuré auprès de cette église et la reconstruction complète de celle-ci ont probablement suivi de peu.

L'église de Gresse s'est conservée dans sa plus grande partie telle qu'elle a été réédifiée dans le premier quart du XIII^e siècle, apparemment.

Mais la silhouette qu'elle propose de l'extérieur ne laisse rien soupçonner de cette ancienneté : barbouillée de ciment gris, percée au XIX^e siècle de fenêtres mal proportionnées, affligée à la même époque d'un second étage de clocher couronné d'une flèche lourde et disgracieuse, elle n'offre qu'une vision fade et austère dans laquelle se perdent la fenêtre d'axe du chevet et les baies du premier étage du clocher, seuls témoins visibles de son état premier. C'est par l'intérieur que se révèle le monument.

Franchi le petit porche voûté en berceau, probablement tardif, qui s'avance en façade, on pénètre dans un long et haut vaisseau voûté en berceau brisé. Des arcs doubleaux régulièrement espacés et retombant sur des dossierets déterminent quatre travées dont le rythme est souligné par des arcs aveugles, au profil également brisé, échançant les murs. Le regard est ainsi conduit jusqu'au chœur, fermé par un mur droit, qui prolonge le volume de la nef. Couvert d'une voûte sur croisée d'ogives au profil très bombé dont les nervures plates, légèrement chanfreinées, retombent sur des culs de lampe, le chœur est visiblement postérieur à la nef et peut être daté du XIV^e siècle.

Deux chapelles voûtées s'ouvrent de part et d'autre de la travée précédant le chœur. Ainsi placées, elles confèrent à l'église un plan en croix latine, tout en formant transept bas. D'après les procès-verbaux des visites pastorales du XVII^e siècle, celle du nord, au-dessus de laquelle est bâti le clocher, était dédiée à saint Michel, celle du sud à saint Claude puis au Rosaire. L'une et l'autre appartiennent à la construction du XIII^e siècle.

Enfin, flanquant le chœur au nord et communiquant avec celui-ci par une porte, se trouve une troisième chapelle servant aujourd'hui de sacristie. Si l'on en juge par le profil et la mouluration de la voûte sur croisée d'ogives qui la couvre, on peut supposer que sa construction est contemporaine de celle du chœur.

Le chœur de cette chapelle mis à part, l'église de Gresse ne peut, en aucun cas, être qualifiée de gothique bien que construite au XIII^e siècle. Sans doute, la brisure des arcs, l'élancement de la nef, l'absence de chapiteaux sculptés que remplacent de simples impostes moulurées traduisent-ils une évolution stylistique par rapport aux édifices romans plus anciens de la région. Pourtant, le mode d'agencement des volumes – vaisseau unique et transept bas, clocher latéral – caractérise, tel quel ou avec quelques variantes, beaucoup d'églises romanes bâties au XII^e siècle en Dauphiné.

Croix de Gresse-en-Vercors

S'élevant au chevet de l'église, la croix, de pierre grise, mesure environ 165 cm de hauteur et repose sur un soubassement de 100 cm malheureusement cimenté. Elle est de section carrée à angles abattus ; les extrémités de ses croisillons sont épaissies par des sortes de bagues qui lui donnent un profil de croix potencée. Au centre du croi-

(*) Les descriptions ci-dessous sont empruntées au catalogue de l'exposition « La vallée de la Gresse » organisée par le Centre d'archéologie des musées de Grenoble et de l'Isère et à l'ouvrage de A. Beaup : « Les Sanctuaires du Trièves ».

sillon, le Christ est sculpté en moyen-relief, représentation très frustrée d'un Christ au corps ramassé, aux mains énormes et au visage parfaitement circulaire où yeux, nez, bouche ne sont que légèrement incisés. Trois coquilles saint Jacques l'entourent. Au revers du croisillon, on distingue une croix fichée, là aussi, sur trois coquilles saint Jacques.

La figuration répétée des coquilles saint Jacques, ou méréelles, permet d'associer cette croix au fameux pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle : fut-elle érigée par une personne s'étant rendue à Saint-Jacques ou ayant désiré s'y rendre ? Commémore-t-elle un pèlerinage accompli à un lieu moins lointain ?

D'une datation délicate, il ne semble pas que cette croix remonte au-delà du XVI^e siècle.⁽²⁾

Château de Touchane

Le château de Touchane, dans l'actuelle commune de Saint-Guillaume, est cité dès le XII^e siècle. En effet, une bulle du pape Eugène III, expédiée de Lausanne le 14 mai 1148 et adressée à Pierre, prévôt d'Oulx, confirme les possessions de cette abbaye dans divers évêchés et signale, dans l'évêché de Die : « la chapelle qu'on appelle Touchane. »

L'état actuel des ruines de ce château ne permet pas d'en restituer les dispositions précises. Il occupait le sommet d'un éperon rocheux dominant par un abrupt le lit de la Gresse.

Le procès-verbal de l'enquête de 1339, assez détaillé, porte mention d'une grande enceinte ou vintain, longue de 210 toises (420 mètres) entourant le château proprement dit qui comportait deux tours quadrangulaires, hautes respectivement de 16 et 18 mètres, et dont la première contenait probablement un escalier. Attenant à celle-ci se trouvait un bâtiment rectangulaire (8 m sur 4), haut de 10 mètres, abritant deux salles superposées et pourvu d'une cheminée. Enfin, en avant de cette même tour, une petite cour, fermée par un mur de 22 mètres de développement. En contrebas, un ouvrage fortifié formant poterne devait donner accès à l'ensemble.

Les ruines encore observables aujourd'hui au sommet du chemin d'accès sont probablement celles de ce dernier ouvrage.

De Touchane dépendaient les paroisses de Saint-Guillaume et de Saint-Andéol. Les seigneurs ou co-seigneurs ont été notamment : Guillaume Artaud d'Aix (1305), Antoine de Commiers (1391), Joffrey d'Arces (1396), Antoine d'Ambel (1447).

Eglise de Saint-Guillaume

En 1688, l'évêque de Die signale une « église en bon état ». Malheureusement, en 1708, un incendie réduisit en cendres l'église et le château. Il est triste de citer les lignes écrites par l'évêque, 4 ans après, c'est-à-dire en 1712 : « Les murailles de partout menacent ruine et sont corrompues. Ladite église point plafonnée, ni planchéiée, n'y ayant point de balustre, ni de table de communion, de confessionnal, de chaire à prêcher, de fonts baptismaux... point de bénitier... » L'église fut interdite ; les personnes qui mouraient étaient enterrées au cimetière de Saint-Paul.

Mais la paroisse de Saint-Guillaume trouva les ressources matérielles et morales pour reconstruire son église, qui est celle de nos jours. On conserva l'ancien plan, c'est-à-dire la forme d'une croix latine aux bras décalés. Le chœur fut couvert d'un plafond et entouré de boiseries. On conserva les deux chapelles du transept dont les voûtes avaient résisté

au feu. Deux arcades en plein cintre s'ouvraient sur les deux bras du transept.

La façade portait un pignon triangulaire, avec une gènoise, qui, à sa partie inférieure, faisait un retour sur elle-même. La tour du clocher, à gauche du chœur, n'avait pas cédé aux flammes et resta comme le témoin du désastre.

Il paraît que le jour où l'interdiction de l'église fut levée, il y eut 8 baptêmes à Saint-Guillaume (1737).

Château delphinal de Miribel

Sur le grand nombre de châteaux ayant existé dans la vallée de Gresse, celui de Miribel est l'un des rares à présenter aujourd'hui encore des ruines non négligeables, le seul pour tout le canton de Monestier.

Il est situé à l'extrémité nord de la commune, sur un promontoire étroit, orienté est-ouest, que contourne un ancien chemin, et qui domine la Gresse à l'est. L'installation du château a nécessité d'importants terrassements ménageant des replats et des abrupts généralement en chemises de pierre. Dans la pente sud, des murs de soutènements imposants, en gros appareil irrégulier, sont encore en place. En avancée du promontoire, une plate-forme ovale bien caractérisée forme basse-cour, en contrebas des bâtiments castraux. Ceux-ci occupent la partie la plus élevée du site au sommet duquel se reconnaît le donjon quadrangulaire dont un pan de mur parementé en petit appareil de calcaire est conservé sur plus de quatre mètres de hauteur. Du côté ouest et commandant l'entrée du château se trouvait un autre bâtiment formant poterne.

En 1339, le château de Miribel, qui possédait une grande porte en pierre, comprenait au moins deux tours carrées et une ronde ainsi qu'une chapelle, à l'intérieur d'une enceinte de 52 toises de périmètre. Il est tenu en fief des seigneurs du Guâ et de Gresse, par la famille de Miribel.

Maison forte du Groin au Guâ

Le nom étrange de cette ancienne fortification pose un problème d'étymologie. La plus ancienne mention connue remonte au XIII^e siècle : « Gronz ».

Mais on trouve un peu plus tard les appellations de « Groyn », « Groinum », « Goignum » (XIII^e siècle également), puis « Grognum » (XIV^e siècle) et enfin « Grogni » (XV^e siècle). La dénomination « Groin » ou « Groin » est beaucoup plus tardive (XVIII^e siècle).

La première mention concernant ce site est un hommage rendu à Guigues Alleman, seigneur de Valbonnais, en 1297 par Jacquemet de Commiers qui reconnaît tenir en fief la maison forte de Groin et le bourg attenant.

Dans l'enquête de 1339, Hugues et Amblard de Commiers sont dits posséder tous deux maisons fortes, cinq autres nobles résidant dans le mandement s'en partagent deux autres. On peut supposer que l'une d'elles est celle de Groin.

Il n'en reste aujourd'hui que les ruines d'une tour carrée, construite en petit appareil régulier, dominant la vallée de la Gresse et le Genevrey.

Maison forte du Molard de Champrond au Guâ

Ancienne maison forte, près du hameau de Champrond qui faisait partie du mandement de Vif. (En 1908, cette portion de la commune de Vif a été rattachée à celle du Guâ).

Située sur un petit promontoire, comme l'indique son nom, elle a été possédée successivement par plusieurs familles de la région. D'abord, au début du XIV^e siècle, par les Alleman de Champrond, une des vingt branches de cette remuante et prolifique maison chevaleresque du Dauphiné. Au siècle suivant, le Molard passe dans la famille Henry, qui

(2) Une flânerie dans le village permet de découvrir le site du château médiéval sur l'éminence des Deux, l'emplacement de la maison seigneuriale sur la place de la mairie et l'ancienne maison forte de la Rochassière, actuellement Hôtel du Chalet, utilisée en 1869 comme couvent Notre-Dame, institution de jeunes filles.

vivait noblement mais n'a laissé que peu de traces dans les documents de l'époque. Aux XVI^e et XVII^e siècles, ce sont les Ricoz, venus de Touchane, qui possèdent et occupent la maison. Viendront ensuite les du Vivier (famille de magistrats), les Roche (notaires et orfèvres), Jean Bourguignon (à partir de 1755) et son fils Sébastien Bourguignon-Dumolard, ministre de la Police en 1799. C'est actuellement une exploitation agricole.

La maison, modeste d'aspect, mais bien en vue sur sa terrasse soutenue par un mur de pierre, a subi plusieurs remaniements, notamment de 1647 à 1657. Toutefois, une belle fenêtre à meneaux, sur la façade méridionale, une porte en accolade à l'intérieur, les voûtes de la cave, témoignent de son ancienneté.

Général ROUQUET

Sortie à Romans et Mours

21 JUIN 1986

Je souhaitais présenter à nos adhérents le château de Triors, construit près de Romans par l'abbé de Lionne⁽¹⁾ en 1677 et profondément remanié au XVIII^e siècle par le marquis de Valbonnais. J'avais notamment aimé, du temps de sa dernière propriétaire, la très féodale Mademoiselle de Gratet du Bouchage, le vaste jardin à la française largement reconquis par le désordre de la nature, mais plein de charme romantique. Oui, mais aujourd'hui le château est occupé par une communauté monastique d'observance bénédictine. Les dames, nettement majoritaires dans notre convoi, auraient dû attendre dehors et se contenter du récit des messieurs ! Situation impensable ! J'ai dû annuler cette escale.

Nous avons donc commencé notre journée par la visite de l'abbatiale Saint-Barnard de Romans. Saint Barnard, compagnon de Charlemagne, se retira à Romans où il fonda une abbaye, puis devint archevêque de Vienne. La communauté des chanoines, vivant sous la règle de saint Augustin, et les bâtiments, connurent aux X^e et XI^e siècles une vie mouvementée, coupée d'agressions et d'incendies. Puis la paix revint ; le site était favorable, grâce notamment au pont construit sur l'Isère au passage d'une route parallèle au sillon rhodanien (par Crest, Romans, La Côte-Saint-André, Lyon).

L'abbaye prospéra et autour d'elle se développa une ville double : Romans sur la rive droite, Bourg-de-Péage en face. Les guerres de religion malmenèrent fort l'église qui fut restaurée au XVIII^e siècle avec beaucoup de soin. Les édiles peu éclairés du XIX^e siècle firent disparaître de nombreux bâtiments et notamment le cloître qui bordait l'Isère. Le beau portail du XII^e siècle, hélas très mutilé, s'encadre de grandes figures d'apôtres dans un style très proche des sculptures de Saint-Trophime d'Arles. Les liens avec le Midi s'affirment et s'expliquent facilement par l'axe routier nord-sud commandé par la ville. (Paradoxalement, la cathédrale de Valence au contraire présente beaucoup plus d'affinités avec le Velay, l'Auvergne et le Limousin qu'avec la Provence, effet d'un courant ouest-est actif, prolongé par la Drôme et la Durance jusqu'en Italie).

A l'intérieur de Saint-Barnard, les parties romanes (notamment les arcades et les colonnes engagées le long des murs de la nef unique avec leurs chapiteaux) se distinguent clairement. Le triforium et la voûte sur croisée d'ogives d'apparence gothique sont en réalité assez largement une restauration postérieure au XVI^e siècle. La chapelle du Saint Sacrement, sur le flanc sud, dont les voûtes sont partiellement ornées d'une fresque du XV^e siècle (histoire des trois Doms), abrite une belle collection d'objets d'art, tableaux, statues, qui méritent un examen attentif. A l'opposé, la sacristie est entourée de superbes boiseries Louis XIV : on y admire des antiphonaires et des ornements liturgiques.

(1) On sait que la famille de Lionne tire son nom de la rivière qui, venant de Léoncel (jionnae cella), traverse le Royans. Le ministre Hugues de Lionne était l'oncle de l'abbé.

L'après-midi nous permit de compléter un peu notre connaissance de Romans en visitant d'abord, derrière Saint-Barnard, une maison ancienne que son propriétaire s'efforce avec goût de restaurer. L'entrée attire l'attention, avec son machicolis du XVI^e siècle, plus décoratif qu'efficace (les consoles sont abondamment sculptées). On découvre, une fois la porte franchie, une admirable cour intérieure dominée par une tour d'escalier aux délicats ornements (mais la fragile molasse est par endroits sérieusement rongée). L'histoire très complexe de ces bâtiments qui furent d'abord un château fort se devine mais ne se laisse pas déchiffrer clairement. Sans avoir le temps de voir le fameux Jacquemart ni toutes les vieilles maisons et rues, dont certaines très pittoresques, nous avons tout de même largement traversé la ville ancienne pour gagner le couvent désaffecté de la Visitation, très vaste construction qui abrite aujourd'hui le musée de la chaussure et le musée régionaliste que chacun visita à son rythme.

Entre nos deux étapes romaines, nous étions allés, en fin de matinée, à Mours-Saint-Eusèbe voir les collections réunies dans l'église et ses dépendances par le père des Cilleuls. Je crois que cette découverte a été pour beaucoup une totale surprise et un choc à couper le souffle. Depuis une trentaine d'années le père des Cilleuls, tout en exerçant son ministère, a systématiquement sauvé tous les objets de culte laissés à l'abandon dans des églises désertées, ou simplement oubliés dans une béotienne indifférence. Le résultat est proprement extraordinaire ! Ajoutons que ce prêtre a acquis une compétence de premier plan dans le domaine des tissus, des broderies, des dentelles etc. Chaque année, du reste, des artisans d'art viennent à Mours diriger des sessions d'initiation à la restauration des textiles, des statues, des tableaux. Je me sens totalement incapable de résumer correctement ce que nous avons vu (et que je contemplais pourtant pour la troisième fois). Chacun reste, je crois, sous le charme et l'éblouissement de la finesse arachnéenne des points, du chatoiement des fils d'or et d'argent, de l'éclat radieux des couleurs. Comme l'imagination galope en apprenant que tel chasuble brodée au XVIII^e siècle réutilise le satin broché d'un habit de cour de l'époque de Louis XIV !

Faut-il rappeler que ces merveilles (le mot n'est pas trop fort) : tapis, statues, tableaux, orfèvreries, proviennent du seul diocèse de Valence, qui ne passe pas pour un des plus riches ni pour un des plus brillants dans le domaine artistique. Quelle quantité inouïe de trésors la France recèle-t-elle encore ?

En attendant, que ceux qui n'ont pas encore vu le musée de Mours-Saint-Eusèbe ne se privent pas plus longtemps de cet immense plaisir !

Robert BORNECQUE

Vie de l'Association

ADRESSE : Maison du Tourisme, rue de la République

COTISATION : 50 F - C.C.P. GRENOBLE 1320-25 N

PERMANENCES : Mardi 16 h à 18 h

PROJETS : SAMEDI 27 SEPTEMBRE : visite de Montseveroux (château - église) et de l'exposition « Patrimoine du canton de Beaurepaire ». Départ place de Verdun à 13 h 30